ARMES ET ARMURES DANS L'OEUVRE ÉPIQUE ET HISTORIQUE DE JEAN D'OUTREMEUSE (XIV^e SIÈCLE)

PAR
CLAUDE GAIER

JEAN d'Outremeuse fut et reste le plus populaire des vieux auteurs qui ont écrit l'histoire de l'ancienne principauté de Liège. Cette notoriété, il la doit sans doute à l'usage de la langue vulgaire —un français teinté de wallon— et aussi à l'extraordinaire profusion de détails pittoresques qui émaillent ses narrations, où vingt générations d'érudits, de littérateurs et d'échotiers du passé ont puisé leur inspiration. Pourtant, la critique historique de notre siècle n'a eu aucune peine à démontrer que pareil ascendant n'était pas mérité, puisque Jean d'Outremeuse avait bel et bien recopié d'autres récits ou inventé de toutes pièces la matière qu'il n'avait pas trouvée dans des sources antérieures. De sorte que, à quelques nuances près, l'admiration sans bornes qu'on lui vouait jadis à désormais cédé la place au scepticisme, voire au dénigrement systématique à son égard¹.

Cependant, il existe une autre façon d'aborder les écrits de cet auteur: une analyse en quelque sorte au second degré de ses assertions, qui permet de pénétrer son univers d'homme du XIV^e siècle et, par là-même,

¹ L'oeuvre de Jean d'Outremeuse a donné lieu à une littérature historique et philologique très abondante, dont nous ne citons ici que les principaux titres: A. BORGNET et S. BORMANS, *Chronique et geste de Johan des Preis, dit d'Outremeuse*, t. VII (Introduction), Bruxelles, 1887; A. SCHELER, *La Geste de Liège par Jehan des Preis, dit d'Outremeuse. Glossaire philologique*, Bruxelles, 1882; S. BALAU, *Comment Jean d'Outremeuse écrit l'Histoire...*, in «Bull. Comm. R. Hist.», t. 71, 1902, pp. 63-95; Id., *Les sources de l'histoire du pays de Liège au Moyen Âge. Étude critique*, Bruxelles, 1903, pp. 559-576; G. KURTH, *Étude critique sur Jean d'Outremeuse*, Bruxelles, 1910; L. MICHEL, *Les légendes épiques carolingiennes dans l'oeuvre de Jean d'Outremeuse*, Bruxelles-Liège, 1935; H. NISSEN, *L'ordre des mots dans la chronique de Jean d'Outremeuse*, Uppsala, 1943; J. LEJEUNE, *Jean d'Outremeuse, le quatrième livre du «Myreur des histours» et la «Chronique en bref»*, in «Annuaire d'Histoire Liégeoise», t. IV/4 (1951), 1952, pp. 457-525; A. GOOSSE, *La «Chronique abrégée» de Jean d'Outremeuse*, in «Rev. belge Philol. et Hist.», t. 32/1, 1954, pp. 5-50 (voir la polémique entre ces deux derniers auteurs, *ibid.*, t. 34/4, 1956, pp. 985-1020 et 1248-1251); A. GOOSSE, *Jean d'Outremeuse, Ly Myreur des Histours. Fragments du second livre (années 794-826)*, Bruxelles, 1965, Introduction critique, pp. XLII sv.

de nous informer sur les réalités de cette époque. Cette approche, nous l'avons réalisée à travers les descriptions de combats et de batailles, extrêmement nombreuses dans l'oeuvre en question, à cause du parti-pris épique et romanesque qui l'anime. L'idée d'exploiter cet aspect particulier de la fiction littéraire n'est pas nouvelle. Des travaux semblables, basés sur les chansons de geste et les romans courtois allemands², français³, anglais⁴ et espagnols⁵ ont donné d'excellents résultats, en nous éclairant à la fois sur l'armement ancien et sur la façon dont les auteurs du Moyen Âge ou leurs compilateurs le percevaient.

LES OEUVRES DE JEAN D'OUTREMEUSE

Jean d'Outremeuse naquit et vécut toute sa vie (1338-1400) à Liège, ville des bords de la Meuse, actuellement en Belgique et qui était alors

² A. SCHULZ, *Das höfische Leben zur Zeit der Minnesinger*, 2 vol., Leipzig, 1889. Extrait intitulé: *Blankwaffen und Rüstung der Minnezeit 11. bis 13. Jahrhundert*, republié à Nuremberg, en 1967 (*Chronica. Dokumentation aus allen Zeiten in Wort und Bild für Forscher und Sammler*, Folge 51-52-53).

³ Voir A. STERNBERG, *Die Angriffswaffen im Altfranzösischen Epos*, in «Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie», t. 48, 1886, pp. 1-52; V. SCHIRLING, *Die Verteidigungswaffen im Altfranzösischen Epos*, ibid., t. 69, 1887, pp. 1-86; V. BACH, *Die Angriffswaffen in der Altfranzösischen Artus- und Abenteuer-Romanen*, ibid., t. 70, 1887, pp. 1-58; W. GIESE, *Waffen nach den provenzalischen Epen und Chroniken des XII. und XIII. Jahrhunderts*, in «Zeitschrift für romanische Philologie», t. 52, 1932, pp. 351-405; D. J. A. ROSS, *L'originalité de «Tuoldus»: le maniement de la lance*, in «Cahiers de Civilisation Médiévale», t. 6, 1963, pp. 127-138; J. WATHELET-WILLEM, *L'épée dans les plus anciennes chansons de gestes. Étude de vocabulaire*, in *Mélanges R. Crozet*, t. I, Poitiers, 1966, pp. 435-449.

⁴ M. L. KELLER, *The Anglo-Saxon weapon names*, Heidelberg, 1906 (Anglistische Forschungen, núm. 15); F. DETERS, *Die Englischen Angriffswaffen zur Zeit der Einführung der Feuerwaffen (1300-1350)*, Heidelberg, 1913 (Anglistische Forschungen, núm. 38); E. M. PARKINSON, *Sir Philip Sidney on jousting and tilting*, in *Proceedings of the Ninth Triennial Congress of the International Association of Museums of Arms and Military History*, Washington-New York, 1981, pp. 132-146.

⁵ W. GIESE, *Waffen nach der Spanischen Literatur des 12. und 13. Jahrhunderts*, in *Mitteilungen und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie*, t. 6, 1925; Id., *Waffengeschichtliche und-terminologische Aufschlüsse aus katalanischen literarischen Denkmälern des 14. und 15. Jahrhunderts*, in *Homenatge a Antoni Rubio i Lluch*, t. I, Barcelone, 1936, pp. 33-67; M. DE RIQUER, *El armamento en el «Roman de Troie» y en la «Historia Troyana»*, in «Boletín de la Real Academia Española», t. 49, fasc. 188, 1969, pp. 643-694; Id., *La fecha del «Ronsvals» y del «Rollan a Saragossa» según el armamento*, ibid., t. 49, fasc. 187, 1969, pp. 211-251; Id., *El haubert francés y la lorica castellana*, in *Mélanges de Philologie et de Littératures romanes offerts à Jeanne Wathelet-Willem*, Liège, 1978, pp. 545-568; Id., *Las armas en el «Amadis de Gaula»*, in «Boletín de la Real Academia Española», t. 60, fasc. 221, 1980, pp. 331-427.

la capitale d'une principauté ecclésiastique relevant du Saint-Empire germanique. Greffier de l'official, c'est-à-dire du tribunal ecclésiastique, il avait statut de clerc et consacra une bonne partie de son temps à la lecture de chansons de geste, de romans, d'ouvrages didactiques et de chroniques.

Son oeuvre historico-littéraire fut considérable, encore qu'inachevée. De plus, il n'y en a qu'une partie qui soit parvenue jusqu'à nous. Seuls nous intéressent ici «*La Geste de Liège*» et «*Ly Myreur des Histors*» (Le Miroir des Histoires), dont cet article constitue l'analyse particulière⁶.

La première est une épopée, à la gloire de la cité de Liège, dont subsistent environ 52.000 alexandrins groupés en laisses monorimes. Elle commence à la guerre de Troie —car la ville de Tongres, d'où naquit l'évêché de Liège, fut prétendument fondée par un fils d'Enée— et s'achève à la fin du XIV^e siècle. Le second est une oeuvre de compilation, en trois parties, allant du Déluge à 1340, bien qu'un quatrième livre, couvrant les événements postérieurs à cette date ait, semble-t-il, existé mais soit aujourd'hui perdu. Le «*Myreur*» comporte de nombreux fragments dérimés, empruntés par Jean d'Outremeuse aux épopées qu'il avait lui-même composées antérieurement: la «*Geste de Liège*» dont question ci-dessus, et une «*Geste d'Ogier le Danois*», à présent disparue. On a d'ailleurs souligné combien la dette de notre auteur était grande envers la matière épique carolingienne. Il fait notamment d'Ogier le Danois, petit-fils de Doon de Mayance, son héros chevaleresque par excellence, personnage de prédilection dont il multiplie à l'envi les attaches —inventées pour les besoins de la cause— avec le pays de Liège⁷ (fig. 1).

LES FAITS D'ARMES DANS L'OEUVRES DE JEAN D'OUTREMEUSE

Jean d'Outremeuse est avant tout un romancier, qui se sert de l'Histoire —tout au moins de ce qu'il en connaît— comme d'une toile de fond, pour y broder des histoires. Sa conception du passé relève, par ailleurs, d'une philosophie manichéenne et simpliste, volontiers moralisatrice: les Hébreux contre les gentils, les chrétiens contre les païens,

⁶ *Chronique et geste de Johan des Preis, dit d'Outremeuse*, éd. A. BORGNET et S. BORMANS, 7 vol., Bruxelles, 1864-1887. Nous nous référerons désormais à la «*Geste de Liège*» par le sigle G et au «*Myreur des Histors*» par le sigle M. Pour les fragments du «*Myreur*» qui se rapportent aux années 794 à 826, nous renverrons plutôt à l'édition de GOSSE, cit. n. 1 ci-dessus, par le sigle M-Gosse.

⁷ Cf. MICHEL, *Les légendes épiques carolingiennes...*, op. cit.

FIG. 1. Ogier le Danois, jeune. Personnage traditionnel du théâtre de marionnettes de Liège; celui-ci puise une partie de son inspiration dans les romans de chevalerie. Collections et cliché du Musée de la Vie Wallonne à Liège.

les catholiques contre les hérétiques, les ecclésiastiques contre les laïcs, les preux contre les félons et ... les gens de Liège contre beaucoup d'autres. Bref, les «bons» opposés aux «mauvais». Cette grande soif de justice expéditive et de départage entre le bien et le mal, il l'assouvit

en multipliant les épisodes violents, les faits d'armes en particulier, où les plus méritants, s'ils ne sont lâchement trahis, reçoivent, par la force qui guide leur bras, la juste rétribution de leur valeur. Les affrontements militaires sont donc très nombreux dans les écrits de Jean d'Outremeuse et c'est surtout dans «*La Geste de Liège*» qu'ils atteignent les plus longs développements, favorisés par les nécessités verbales de la rime.

La disparition d'une partie de l'oeuvre relative au XIV^e siècle nous empêche d'apprécier suffisamment la façon dont l'auteur aurait présenté les événements proches de son temps. On se rend compte, cependant, qu'il fait montre d'une plus grande sobriété et d'un certain réalisme dans le traitement des épisodes relativement récents. Est-ce prudence de sa part à l'égard d'éventuels contradicteurs voire de témoins directs? Ou bien considérerait-il le romanesque et l'affabulation comme un artifice de «distanciation», applicable seulement à un lointain passé?

A cette nuance près, les affrontements qu'il décrit et leurs acteurs qu'il met en scène reflètent, quelque soit l'époque à laquelle ils se rapportent, deux conceptions distinctes, bien que superposées, des pratiques guerrières. La première, qui l'emporte de loin, véhicule les clichés littéraires empruntés par l'auteur aux chansons de geste et aux romans courtois: elle présente la guerre comme une juxtaposition de combats singuliers et de prouesses héroïques. Ses archétypes nous ramènent aux XI^e, XII^e et XIII^e siècles, encore que ce parangon chevaleresque à survécu à travers tout le bas Moyen Âge. La seconde conception répercute la vision de Jean d'Outremeuse lui-même, homme du XIV^e siècle, à une époque où le rapport des forces militaires est en train de changer en faveur de l'infanterie et des formations tactiques plus élaborées. Il ne s'agit point dans ce cas d'un modèle, suivi de propos délibéré, mais plutôt de l'influence, sans doute inconsciente, des réalités contemporaines sur l'auteur. On verra l'incidence de cette dualité sur la connaissance des armes.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si les guerriers de l'Antiquité ou du haut Moyen Âge ressemblent, sous la plume de notre auteur, à ceux du «Roland» ou de «Perceval» (fig. 2a). Le frère d'Antiochus de Syrie (II^e siècle avant J. C.) est présenté comme un «*mult bon chevalier*», tandis que Jules César «*astoit tant poisans, fors et hardis et victorieux, que quant ilh astoit armeis sour unc cheval, et ilh entroit en batalhe, ilh faisoit ses annemis reculeir demy-bonier, et les faisoit fuyr*». Sous le bas Empire romain, on lit —entre autres fables— qu'un duc de Gaule nommé Franco «*fiert entour de luy de sa hache com bons chevaliers*». Décivant un combat en champ clos —imaginaire— entre deux personnages qui ne l'étaient pas moins: Franbal, roi des Latins, et Alexandre, prince d'Athènes, Jean d'Outremeuse croit utile de préciser qu'il s'agis-

sait là du «*promirs champs qui fut fait en Europe corps à corps*». Savoureux anachronisme, Franbal se pare d'armoiries: de sable à un léo-

FIG. 2a. L'archétype du guerrier selon Jean d'Outremeuse, celui des chansons de geste et des romans courtois du XII^e siècle. «Goliath», d'après un Psautier de la Bibliothèque Nationale, à Paris (Lat. 8846). Dessin de Viollet-le-Duc.

pard d'or⁸. Même projection dans le lointain passé à propos d'Ogier le Danois, sorte de surhomme du temps des Croisades égaré à l'époque de Charlemagne⁹.

⁸ M, I, pp. 130, 144, 155, 219, 547.

⁹ Voir, en particulier, l'éducation chevaleresque et l'adoubement d'Ogier: M-Goosse, pp. 20, 32, 39-40.

Cà et là pourtant —nous l'avons dit plus haut— percent quelques allusions à des pratiques plus proches de celles du XIV^e siècle. Ogier, au siège de Sébaste, utilise des archers génois et quand il range son armée en bataille pour affronter les Nubiens, il «*mist les archiers devant et fist une bataille a trois pointez*». Quant à l'évêque de Liège Otbert, il escorte l'empereur en Italie avec cinq cents chevaliers, chacun accompagné de trois «lances», allusion anachronique aux petites unités tactiques du bas Moyen Âge, composées de plusieurs hommes d'armes. Les trente jouvenceaux qui exécutent le traître Vauquetin se servent d'ailleurs d'«arcs anglais». L'auteur utilise aussi une expression à la mode lorsqu'il parle d'une «rote» (du latin *rupta*) de Sarrasins, pour désigner un groupe de combattants placés sous le même commandement. Enfin, toujours à propos d'Ogier, il le décrit choisissant cent chevaliers entre cinq cent Hesbignons «*qui sont preux et hardis*» précise-t-il, afin de combattre le roi païen Agolant, en Espagne¹⁰. On sait que les hommes d'armes de l'évêque de Liège, qui se recrutaient principalement dans la région naturelle appelée «Hesbaye», aux XIII^e et XIV^e siècles, jouissaient alors d'une solide réputation guerrière¹¹. Notons encore une remarque fort pertinente de Jean d'Outremeuse, qui dénote un certain sens du recul historique: à propos d'une campagne de l'évêque de Liège Baldéric, en 1041, contre le duc de Champagne, il signale que le prélat avait emmené dans sa troupe «*touz gens d'estat, à cheval; et la pietalhe n'astoit point acostumire d'aleir en ouste*». Par ailleurs, lorsqu'il évoque des batailles, en des temps plus proches du sien, notre auteur assigne aux fantassins le rôle important qui est désormais le leur, en particulier dans la principauté de Liège. En dépit de ses préjugés aristocratiques, il se réfère alors fréquemment aux «*gens menues*» dans ses narrations militaires et il leur prête un armement disparate, composé souvent de haches et de massues, bien conforme à la réalité¹².

LA TECHNIQUE DU COMBAT SINGULIER

Comme dans les oeuvres épiques et romanesques du Moyen Âge, Jean d'Outremeuse ramène les récits de batailles à la description d'une succession de combats singuliers, où les adversaires sont généralement désignés par leur nom. Ces guerriers, selon le modèle tactique médiéval

¹⁰ M-Goose, pp. 36, 62, 142, 146; M, III, p. 111; G, II, p. 743, v. 19.112; G, IV, p. 611, vv. 30.123 à 30.125.

¹¹ Cf. C. GAIER, *Art et organisation militaires dans l'ancienne principauté de Liège et dans le comté de Looz au Moyen Âge*, Bruxelles, 1968, pp. 182-183.

¹² M, IV, p. 224; cf. C. GAIER, *op. cit.*, p. 149.

et en vertu d'une conception aristocratique de la politique et de la guerre, sont presque toujours des cavaliers, de rang social élevé. Lorsqu'il se lasse de commenter les échanges de coups entre deux héros, ou que son imagination lui fait défaut pour identifier de nouveaux personnages, notre auteur se contente d'alléguer la destruction d'un grand nombre d'ennemis, afin de justifier la victoire de celui ou de ceux qu'il désire faire triompher. Il va de soi qu'il partage la propension des chroniqueurs contemporains pour les chiffres fantaisistes et exagérés, dans le but d'impressionner le lecteur par le niveau des effectifs et des pertes des antagonistes qu'il met en scène.

Les affrontements individuels se déroulent généralement selon les phases stéréotypées qui prévalaient non seulement dans la littérature épique et romanesque mais dans la réalité militaire d'une époque qui avait le culte de la cavalerie lourde.

Pour Jean d'Outremeuse, les adversaires, montés et «armés de pied en cap»¹³, se précipitent d'abord l'un vers l'autre, lance baissée¹⁴. Il se peut qu'un des hommes soit désarçonné et jeté à bas de sa monture. Ainsi, provoqué en duel par Roland, Ogier le Danois aurait, d'un coup de lance, levé le preux chevalier de six pieds par dessus l'arçon de sa selle¹⁵. Si l'adversaire renversé est encore en état de lutter, le combat se poursuit, à pied. Il se peut aussi que la victime tienne bon, demeure à cheval, mais soit transpercée, comme le frère d'Antiochus Epiphane, «*oultre le corps piet et demy*»¹⁶. Au moment du choc, les lances volent en éclats, en plusieurs tronçons, dont certains restent fichés dans le bouclier ou l'armure des antagonistes. Lors d'une rude mêlée, Ogier le Danois, «*XX trons de lanche enporte en son escut, et X en son habier*»¹⁷. L'écu, qui soutient le premier choc, est transpercé, fendu, et le haubert déchiré¹⁸.

Se protégeant alors du bouclier, ou de ce qu'il en reste, solidement fixé à l'avant-bras gauche¹⁹, les adversaires tirent l'épée: «*Après les lanches ont sachiés les brans tot nus*»²⁰. Ils échangent des coups d'estoc

¹³ M, VI, p. 391.

¹⁴ Voir notamment le combat entre Franbal et Alexandre: M, I, p. 155.

¹⁵ M-Goosse, p. 108.

¹⁶ M, I, p. 130.

¹⁷ M, III, p. 225.

¹⁸ G, I, p. 600, v. 963; III, pp. 518-519, vv. 29.445-29.446, 29.484; IV, p. 620, v. 30.743; V, p. 641, vv. 4.102 à 4.104; M, I, pp. 246-247; IV, p. 316; V, p. 364. Nombreux autres exemples.

¹⁹ M, VI, p. 86: le roi de France, désarçonné, «*salhit sus et trait son espée, et le tenoit en son pongne et mist l'escut devant*»; M, VI, p. 427: l'évêque de Liège «*son escut acollat et tient l'espel d'achier*».

²⁰ G, I, p. 618, v. 2.148; M, I, p. 532.

et de taille, plus de cent dit-on parfois²¹. C'est ce que Jean d'Outremeuse appelle «jouer d'escremmierie» ou d'«esquermerie»²². À propos d'Ogier et de Palamède, il commente «qui les veist enbrachier leur escus et manier leur espée del esquerime, geteir de stoch et de tailhe, bien diroit: Chu sont prinches eslues»²³. Cette forme primitive d'escrime —et qui en porte déjà le nom— privilégiait les coups de taille. Car il est rarement fait mention d'assauts de la pointe, alors que les effets spectaculaires du tranchant, considérablement amplifiés par le ton épique, s'étaient tout au long des récits de batailles: heaumes et coiffes entaillés, ennemis fendus jusqu'aux dents, jusqu'à la poitrine, jusqu'à la selle du cheval, ou séparés en deux, comme une bûche²⁴. Les coups les plus terribles sont portés en tenant l'épée des deux mains. Atteinte par un aussi terrible moulinet, la tête d'Alexandre, prince d'Athènes, est projetée à quarante pieds, tandis que les Francs de Charlemagne, qui guerroyaient en Espagne contre Agolant, se servent ainsi de leur lame pour couper cavaliers et montures d'un seul coup!²⁵ Il n'est pas interdit de penser, toutes proportions gardées, que ces descriptions sanglantes de Jean d'Outremeuse s'inspirent non seulement des clichés littéraires habituels mais également de la réalité de son temps. Il faut rappeler ici qu'Olivier de la Marche disait les épées des archers bourguignons capables de sectionner bras et jambes, ou de couper un homme en deux, par le milieu du corps!²⁶

Enfin, les combattants à cheval utilisaient généralement une dague, ou «miséricorde», pour achever leur adversaire renversé. Jean d'Outremeuse en parle à plusieurs reprises²⁷.

En dehors de la lance, de l'épée ou du couteau, les autres armes apparaissent moins fréquemment dans les descriptions de combats singuliers. Il s'agit alors d'armes de choc. C'est ainsi que certains personnages de marque se servent de la hache: le duc de Gaule, les évêques de Liège Notger ou Adolphe de la Marck, des chevaliers, le sarrasin Robastre²⁸... La masse d'armes ou le marteau d'armes apparaissent également dans

²¹ M, I, p. 155; M-Goosse, p. 158.

²² M, I, p. 246; M-Goosse, pp. 158, 195, 219.

²³ M, III, p. 331.

²⁴ Par exemple: M, I, pp. 246-247, 547, 548; G, I, pp. 600, vv. 964-965, p. 618, v. 2.164; G, II, pp. 564, v. 5.597; p. 663, vv. 12.942-12.945; M, III, pp. 119-120, 204; M-Goosse, pp. 17, 100, 108, 113, 143, 151, 165, 169.

²⁵ M, I, p. 155; M-Goosse, pp. 119-120, 204.

²⁶ CH. BRUSTEN, *L'armée bourguignonne de 1465 à 1468*, Bruxelles, [1953], p. 87.

²⁷ Notamment M, V, pp. 119-120.

²⁸ M, I, p. 547; IV, p. 172; VI, p. 430; G, III, p. 452, v. 24.203; VI, p. 669, v. 10.616; M-Goosse, p. 11.

les mains de guerriers de haut rang: Lyon Sanson, patrice de Rome, des évêques de Liège, ou des nobles pour la première²⁹; pour le second, Charles Martel, le roi sarrasin Lucabel ou le héros légendaire Colin Maillart, encore que ce dernier, maçon de son état, utilisait un maillet de fer de dix pieds de long, version fantastique d'un modeste outil de sa profession, aux origines fort peu aristocratiques³⁰.

Pour Jean d'Outremeuse, le combat par excellence est avant tout affaire de lance et d'épée, et il n'était assurément pas le seul à penser de la sorte alors que prévalait encore l'image chevaleresque du guerrier.

Il convient maintenant de passer en revue les diverses armes mentionnées par notre auteur et d'étudier le sens qu'il donne aux vocables par lesquels il les désigne. Une première remarque s'impose: les substantifs «arme», «armure» et le verbe «armer» possèdent, sous sa plume, des acceptions qui diffèrent parfois assez sensiblement de celles d'aujourd'hui.

ARMES ET ARMURES

Contrairement à l'usage actuel, «arme» et «armer» ont le plus souvent un sens défensif: être armé veut dire porter une armure. D'où les expressions: «*armeis de tous barnas*»³¹ ou «*de toutez armeiz*»³² ou bien «*de piet en cappe*»³³. Le contexte, dans bien des cas, éclaire abondamment cette signification:

«il luy at detrenchiet toutez sez armes jusques en chair»

*«... fendu li at la targe,
Et le habier fauseit et l'auqueton savage;
Arme dont soit armeis ne ly font avantage»*

«La gens l'empereur armeis de jaserans»

«... chescun sens armes ocist VI habregiés»

*«... tout oltre le perchoit,
Les plattes et les armes et le cuer li crevoit»*

²⁹ M, II, p. 427; IV, p. 225; G, III, p. 490, v. 27.213; p. 509, vv. 28.708 et 28.709; IV, p. 642, v. 32.383.

³⁰ M, II, p. 427; III, p. 234; IV, pp. 169, 191.

³¹ G, I, p. 601, v. 1.033; IV, p. 614, v. 30.325.

³² M-Goosse, p. 106.

³³ M, VI, p. 391.

*«Et ilh ne puet vestir ne broingne ne armes fines,
Car oncques ne fut armeis...»³⁴.*

En corollaire, les «gens d'armes» sont, pour Jean d'Outremeuse, les combattants par excellence, c'est-à-dire les cavaliers cuirassés: *«Ilh n'oit nulle pitons en cel oust, ains furent toutes gens d'armes»* remarque-t-il à propos de l'armée des coalisés qui chevauche contre le duc de Brabant en 1332³⁵.

Exceptionnellement, «arme» et «armer» se rapportent à du matériel offensif:

*«... si prennent cognie et haches, et marteals et teils armes, si deffont
ches bons tonials à vins...»*

«La commune est armeis à hache et à marteals»³⁶.

Le cas échéant, le substantif et le verbe peuvent concerner l'héraldique:

*«Et estoit Liégoix tous armeis des armes saint George, une blanche
cotte avec une rouge croix...»³⁷.*

Le mot «armure» peut désigner, comme aujourd'hui, un équipement défensif:

«... C chevaliers, très-nobles en armeure»

*«... mult bien sunt assenois sour les targes, si ont tout desquireit les
armeures, et si passent oultre sens estre navreis»³⁸.*

Cependant, il arrive également qu'il revête un sens mixte et qu'il signifie —contrairement à l'usage restrictif actuel— toute espèce d'armes, défensives et offensives:

D'aubry de Montdidier, momentanément privé de son haubert, il est dit qu'*«il n'avoit nullez armeurez fors son espée»*.

³⁴ Cf. successivement: M-Goosse, p. 165; G, I, pp. 600-601, vv. 963-965; G, IV, p. 715, v. 37.541; G, V, p. 657, vv. 5.499; p. 659, vv. 5.606-5.607; p. 663, v. 5.933-5.934.

³⁵ M, VI, p. 492. Aussi l'expression «hommes d'armes» dans M-Goosse, p. 27.

³⁶ M, V, p. 555; G, VI, p. 641, v. 8.684.

³⁷ *Chronique abrégée de Jean d'Outremeuse*, in «Chroniques liégeoises», éd. BALAU et FAIRON, t. II, Bruxelles, 1931, pp. 177.

³⁸ G, V, p. 668, v. 6.351; M, IV, p. 370.

Décrivant le trésor d'Ogier, à Meaux, composé de «*mult d'armures et de joweaz*», l'auteur énumère: «... *cent haymes, cent habiers, cent es-pées...*»³⁹.

Enfin «armure» avec le déterminatif «de fer», désigne chez Jean d'Outremeuse, selon la coutume générale du XIV^e siècle d'ailleurs, un homme d'armes:

«... *si furent bien XX^m armeurs de fier de gens esluit...*»; une escorte de «*cent armurs de fiers*»; un chanoine belliqueux, qualifié de «*mult valhant armures de fier*»⁴⁰.

Le fer désigne d'ailleurs la matière par excellence dont se compose l'équipement défensif, le «harnoi»⁴¹:

«... *l'evesque astoit jà à Waremm, à III^m armer de fier bien stoffeis*»:

«... *IIIc barons armeis et ferveus*»;

«*A XL^m hommes qui tos sont ferveus*»;

«... *li damoiseals, de corоче esmeüs, Vinrent jusqu'à la balle des drappiers ferveus*»⁴².

LES ARMES DÉFENSIVES

Le boqueton

C'est une cotte rembourrée que le chevalier revêt en premier lieu, sous son armure, afin d'amortir les coups. Pièce nécessaire, mais insuffisante par elle-même pour assurer la protection du combattant, Jean d'Outremeuse la considère comme la base de l'équipement défensif. Il nous montre son héros, Ogier, dépossédé de ses armes par des traîtres

³⁹ M-Goosse, p. 125; M, V, pp. 130, 135.

⁴⁰ M, IV, p. 494; VI, pp. 417, 502.

⁴¹ G, II, p. 647, v. 11.845; «*III^m ot o luy d'hommeis armeis de bon barnas*»; G, IV, p. 614, vv. 30.325-30.326: «*Ly conte de Savoie, armeis de tous barnas, // Astoit enemy l'estour*». Cependant, «harnoi» a parfois le sens d'équipement ou de bagage en général, comme dans le cas suivant (G, V, p. 616, vv. 2.301-2.302): «*L'evesque se partit et sens gens aytant, // Leur barnas sont trosseit et vont apparilbant*».

⁴² M, IV, p. 578; G, V, p. 619, v. 2.561; G, I, p. 617, v. 2.133; G, VI, p. 658, vv. 9.897-9.898.

et réduit à ne disposer que d'un hoqueton pour les affronter. De même, lorsque le petit-fils de Doon de Mayence tombe aux mains des sarrasins, ceux-ci lui enlèvent tout moyen de résister et ne lui laissent que son hoqueton.

Pour abattre un homme d'armes, il faut non seulement percer ou trancher son bouclier et son haubert, mais aussi son hoqueton:

*«... fendu li at la targe,
Et le habier fauseit et l'auqueton savage»;*
*«La coeiffe et aqueton, torniquet et parure,
A trestout detrenchiet...»;*
*«Le duc at assenneit de si noble fathon.
Que escut et habert, chemiese et oqueton
Li at tout deromput...»⁴³.*

Le haubert

C'est l'armure par excellence des combattants. On discute encore de nos jours de la nature exacte des matériaux qui la composaient et les allusions, extrêmement nombreuses, que Jean d'Outremeuse fait à ce vêtement défensif ne permettent hélas pas de mettre un terme à ce débat. Il s'agit d'une tunique, comportant des manches longues et un capuchon (la coiffe) d'un seul tenant, accompagnée de chausses, qui se mettent séparément⁴⁴ (fig. 2a). On la désigne ici indifféremment semble-t-il, par les termes «haubert» ou «broigne». Elle est en tout cas faite de mailles —quelque soit le sens que l'on puisse attribuer à cet ancien vocable— que la violence des coups est susceptible d'arracher: *«il luy desmailbat sa brongne et le navrat en costeeit...»*. Ou encore *«La coeiffe desmailbat, si le fiert à plains bras...»⁴⁵.*

Le haubert, la broigne sont parfois qualifiés de *dobletin*, *dobletine* ou de *trelhie*⁴⁶, expressions qui figurent déjà dans les anciennes chansons de geste et qui désignent des variantes dans la construction de ces vêtements défensifs, variantes dont le sens n'est pas clair.

⁴³ M-Goosse, p. 52; M, III, p. 248; G, I, p. 600, vv. 963-964; II, p. 693, v. 15.235; V, p. 641, vv. 4.102-4.104.

⁴⁴ Lors de l'adoubement d'Ogier par Charlemagne, celui-ci présente les diverses pièces d'armement au jeune chevalier; le haubert et les chausses sont distinctement désignées: M-Goosse, p. 40.

⁴⁵ M-Goosse, p. 100; G, III, p. 519, v. 29.511.

⁴⁶ G, III, p. 518, v. 29.446; IV, p. 614, v. 30.352; p. 662, v. 33.729.

FIG. 2b. Le guerrier tel qu'il était réellement à la fin de la vie de Jean d'Outremeuse. Dessin de Viollet-le-Duc d'après une statue de Judas Machabée, jadis à Pierrefonds.

Le «jaseran» est une sorte de haubert dont on pense qu'il se composait de plaquettes de métal reliées entre elles par des anneaux de fil de fer. Il est cité quelquefois par Jean d'Outremeuse:

*«Le hearme li fausat, qui astoit reluisans,
Et la coeiffe ansiment del habier jaserans»*

«La gens l'emperour armcis de jaserans»

«As cops de lanches ont rompu main jaserant»⁴⁷.

⁴⁷ G, IV, p. 620, vv. 30.742-30.743; p. 715, v. 37.541; G, I, p. 622, v. 2.494. Voir aussi M, III, pp. 267, 284.

Il faut également signaler que l'auteur attribue parfois à des animaux de guerre une protection en «jaseran»: ainsi le destrier de l'avoué de Saint-Lambert de Liège, ou le cheval du champion sarrasin chargé de se mesurer à Ogier, ou encore les boeufs qui traînent, sur le champ de bataille, le «beffroi» de bois du roi d'Aragon⁴⁸. Pour le reste, les chevaux sont habituellement présentés comme dépourvus d'armure, si ce n'est la housse de tissu qui parfois les recouvre⁴⁹.

Quant aux hommes, ils revêtaient une cotte d'armes, appelée «*tour-niquet*» ou «*talevas*» par dessus l'armure⁵⁰.

Le haubergeon

Cette armure de mailles, qui est sans doute un diminutif du haubert, n'est pas souvent citée dans notre source⁵¹. On y utilise également ce terme pour désigner l'homme d'armes ainsi équipé:

«*Se sunt partis de Treit IIIIc habregons*»⁵².

La cuirie

La cuirie est une défense du tronc faite de cuir bouilli. Bien que celle-ci soit d'un emploi courant au XIV^e siècle, Jean d'Outremeuse n'en parle qu'à l'occasion d'épisodes très anciens et exotiques: l'armure du géant Goliath, les guerriers d'Alexandre le Grand montés sur des dromadaires et des chameaux, ou bien les chiens de combat de l'illustre conquérant⁵³.

Les plates

On désignait du nom de «plates», au XIII^e siècle, mais surtout au XIV^e, des plaques de fer rivées sur un support de toile ou de cuir, ser-

⁴⁸ G, II, p. 762, v. 20.634, et M, III, p. 378; M, III, pp. 263, 326.

⁴⁹ La housse du cheval de l'avoué de Saint-Lambert est une «*covreteur*» blanche; M, V, p. 20. Celle du cheval de l'évêque de Liège en 1328 est un «*singlaton*» vermeil; M, VI, p. 425.

⁵⁰ G, I, p. 602, v. 1.042; II, p. 693, v. 15.235; M, V, p. 27. À propos des Liégeois au siège d'Argenteau (1347), la «Chronique en Bref» déclare que les milices communales étaient vêtues d'«*une blanche cotte avec une rouge croix*», analogue sans doute à celle des chevaliers; *Chronique abrégée de Jean d'Outremeuse...*, op. cit., p. 177.

⁵¹ G, IV, p. 662, v. 33.730.

⁵² G, V, p. 619, v. 2.557.

⁵³ G, IV, p. 662, v. 33.729; M, I, p. 281.

vant à protéger le tronc ou les membres des combattants. Par extension, on appela «plates» l'armure ainsi composée. Jean d'Outremeuse pare quelquefois ses personnages de ce genre de défense à partir du XII^e siècle, anachronisme évident mais qui semblerait indiquer tout de même une certaine conscience du caractère récent de cet armement. Les plates

FIG. 3. Effigie funéraire de Conrad de Seinsheim (1369) à Schweinfurt, d'après Hewitt, *Ancient Armour*. Les chaînes attachées à la cotte de plates sont bien visibles.

sont ici associées au haubert, ce qui est exact puisque les premières étaient conçues pour renforcer la cotte de mailles⁵⁴.

L'auteur n'ignore pas non plus que l'épée et la dague étaient parfois fixées au plastron de la cotte de plates par des chaînes destinées à retenir ces armes lorsqu'elles glissaient des mains de leur utilisateur (fig. 3).

⁵⁴ G, III, p. 518, v. 29.446; V, p. 659, v. 5.606; p. 477, v. 6.743; p. 689, v. 8.232; M, V, p. 569.

Il rapporte à ce sujet un accident dont fut victime un chevalier français, assiégé dans Cassel par les Flamands, au début du XIV^e siècle. Alors qu'il précipitait sur les assaillants une grosse pierre, celle-ci se prit «à la chaîne de ses plates» et l'entraîna par son poids en bas de la muraille⁵⁵.

Le heaume

Le heaume est le casque par excellence, celui qui est le plus fréquemment cité. Il est difficile de savoir comment l'auteur se le représentait, car on retrouve à nouveau dans ses descriptions une superposition entre les modèles de la littérature épique ou courtoise et ceux d'une réalité plus contemporaine.

Des expressions comme «*elme à or brunit*»⁵⁶, «*hyalme bruny*»⁵⁷, «*hyalme gemeis*»⁵⁸, «*hyalme à crestale*»⁵⁹, «*heame agus*»⁶⁰, «*cercle et nasal*»⁶¹ renvoient à la première catégorie, c'est-à-dire au casque ouvert qui fut seul utilisé jusqu'à la fin du XII^e siècle. Par contre, les allusions à l'«*elme fermeit*»⁶², au «*heame à claviel*» ou «*clavure*»⁶³ (i. e. à charnière), à la «*ventalhe*» et à la visière⁶⁴, indiquent que Jean d'Outremeuse songe aussi non seulement au heaume complet qui, depuis le commencement du XIII^e siècle, emboîtait toute la tête, mais même à celui, plus perfectionné encore, qui était muni d'une partie mobile afin de découvrir le visage (fig. 4).

Le heaume est surmonté d'un cimier: le timbre; celui d'Ogier le Danois représente un épervier posé sur une couronne d'or⁶⁵.

On trouve également ici le mot «*heaume*» désignant l'unité de combattant, soit l'homme d'armes coiffé de ce casque, d'usage général dans la terminologie militaire au XIV^e siècle⁶⁶.

Le bassinnet

D'après ce que nous en savons aujourd'hui, le bassinnet était un casque hémisphérique ou conique, qui couvrait le crane et la nuque et se

⁵⁵ M, VI, p. 15.

⁵⁶ G, I, p. 600, v. 929.

⁵⁷ G, I, p. 618, v. 2.204; M-Goosse, p. 195.

⁵⁸ G, I, p. 619, v. 2.276.

⁵⁹ G, II, p. 546, v. 4.289; III, p. 452, v. 24.221.

⁶⁰ G, II, p. 747, v. 19.506; V, p. 619, v. 2.583.

⁶¹ M-Goosse, p. 113.

⁶² G, IV, p. 612, v. 30.240.

⁶³ G, II, p. 634, v. 10.773; IV, p. 643, v. 32.411; VI, p. 668, v. 10.590.

⁶⁴ G, II, p. 663, v. 12.942; M, VI, p. 391.

⁶⁵ M-Goosse, p. 40.

⁶⁶ M-Goosse, p. 3.

prolongeait par une pélerine de mailles le camail, protégeant les joues, le menton, le cou et les épaules. Il comportait souvent aussi une visière articulée qui masquait le visage. Mais on donnait aussi le nom de bas-

No. 46.

FIG. 4. Combat de chevaliers (début XIV^e siècle). Celui de gauche porte un heaume à visière, sans doute du type auquel se réfère J. d'Outremeuse. D'après Hewitt, *Ancient Armour...* (Miniature du British Museum, Roy Ms. 16, G, VI, f^o 172).

sinet à un petit casque, sorte de cevellière, qui ne coiffait que le sommet de la tête, et pouvait se porter seul ou sous le grand heaume.

Cette fois, le modèle n'est pas livresque et Jean d'Outremeuse parle non de ce qu'il a lu mais de ce qu'il a pu voir de son temps. Pour lui, le bassinnet («bachin»⁶⁷, «bachinet») ⁶⁸ est bien muni d'un camail («barbier») ⁶⁹ et d'une visière ⁷⁰; ou encore c'est un petit casque (qu'il appelle

⁶⁷ G, II, p. 564, v. 5.597 sv.

⁶⁸ G, VI, p. 658, v. 9.866.

⁶⁹ G, VI, p. 659, v. 9.958.

⁷⁰ Le seigneur de Harduémont est tué d'un coup de lance au visage parce que, dit Jean d'Outremeuse, il ne portait ni heaume ni bassinnet, ce qui indique claire-

«*basin*» ou «*capel*» ou «*huvette*»)⁷¹ qui se porte seul ou sous le heaume. Il le qualifie parfois: «*bassin d'assier*»⁷². Comme dans le cas du heaume, le terme bassinnet peut désigner un combattant, selon l'usage habituel du temps⁷³.

Le chapeau

Le chapeau, coiffure militaire à larges bords, peu usitée dans la cavalerie, est rarement cité. Il est parfois qualifié: «*capel d'acier*»⁷⁴.

Le bouclier

La protection que les combattants fixent à l'avant-bras gauche afin de parer les coups est appelée indifféremment écu ou targe par Jean d'Outremeuse. Celui-ci n'établit aucune distinction entre ces deux termes⁷⁵, auxquels les archéologues et historiens modernes attribuent cependant des acceptions quelque peu différentes. Quoiqu'il en soit, le bouclier —écu ou targe— est peint⁷⁶, doré⁷⁷ ou émaillé⁷⁸ et bordé d'un listel⁷⁹. Il se suspend au cou par une courroie⁸⁰. Habituellement en bois, on cite un cas où il est fait de corne et de nerfs collés⁸¹.

La targe, de surface plus importante, que l'on utilisait notamment pour les travaux de siège, est simplement qualifiée de «grande targe»⁸².

ment que, dans l'esprit de l'écrivain, ce dernier casque était muni d'une visière; M, VI, p. 288, variante 3; cette leçon mentionne «*viaire*» (visage) au lieu de «*ventre*», ce qui est de toute évidence plus correct puisque le coup est censé atteindre le cerveau.

⁷¹ Le recours à des synonymes indique que Jean d'Outremeuse attribuait le même sens à ces trois vocables: M-Goosse, pp. 106, 108 («*basin*» = «*capel*»); G, II, p. 571, v. 6.133 («*huvette*» ou *huvette* = bassinnet).

⁷² G, III, p. 508, v. 28.690; IV, p. 662, v. 3.373; M-Goosse, p. 106.

⁷³ G, IV, p. 639, v. 32.204 («*dois M bachins*»); M, VI, p. 529 («*Vc bachines qu'ilh avoit de ses bans*»). Alors que le ms suivi par l'éditeur donne «*cent lanches*» à propos d'un contingent armé, une autre leçon cite «*cent bachines*»; M, VI, p. 258 et variante num. 11.

⁷⁴ G, IV, p. 615, v. 30.396; V, p. 590, v. 165; M, III, p. 263.

⁷⁵ Cf. notamment G, IV, p. 621, v. 30.854 et 30.857.

⁷⁶ G, II, p. 724, v. 17.664: «*escus pointureis*».

⁷⁷ G, III, p. 518, v. 29.445: «*escus à or fins*».

⁷⁸ G, I, p. 600, v. 929: «*escut à esmale*».

⁷⁹ G, I, p. 607, v. 1.400: «*escus listeis*»; II, p. 683, v. 14.442: «*targe listée*».

⁸⁰ M, IV, p. 495: «*le coroie de l'escut*».

⁸¹ G, II, p. 757, vv. 20.256-20.257.

⁸² M-Goosse, p. 142; M, IV, p. 547.

Enfin, la targe désigne aussi un combattant: au siège de Bouillon (1141), l'évêque de Liège aurait disposé de trente mille «targes»⁸³.

Dans un seul cas, l'auteur emploie le mot bouclier, pour désigner sans doute la petite rondelle de poing d'usage moins aristocratique que l'écu: «contre ses cops ne dure hyalme, escus ne bocleire»⁸⁴.

Enfin, on trouve aussi le mot «écu» dans un sens héraldique⁸⁵.

LES ARMES OFFENSIVES

Le bâton

L'usage de bâtons est moins anodin qu'il y paraît, car ce terme peut en fait désigner toute espèce d'arme offensive, selon l'acception répandue au Moyen Âge et que l'on retrouve chez Jean d'Outremeuse. Ainsi, au cours d'une insurrection en la ville de Huy, le maïeur s'efforce de calmer la foule en lui recommandant de s'abstenir de «cops d'espees, de hache, espaffus ne d'autre baston». Une anecdote relative à la bataille de Mons-en-Pévèle (1304) est révélatrice sur ce point: le roi de France, un moment désarçonné, ne peut se servir de son épée, qui vient de se briser. Il avise alors un boucher, porteur d'une grande hache, et il lui dit «moy donne ton baston». Il paraît qu'il en fit bon usage pour se dégager de l'étreinte ennemie⁸⁶.

Cependant, à côté du sens d'arme offensive en général, on rencontre des cas où le mot bâton a la même signification que de nos jours. Ainsi Roland, qui vient de perdre sa fidèle Durandal, se présente au combat armé d'un simple bâton de cinq pieds de long «gros devant». Lorsque le comte de Moha entreprend l'éducation chevaleresque de ses deux fils, il leur déclare: «desormains vous commande le mestier de bastons et de pierches vos ensaieis, mains ne vos blechiez» et «Si ne prendeis bastons dont vous puissiez blechier». Manifestement, il fait allusion à des exercices physiques inoffensifs, avec des simulacres d'armes. Ces sages conseils n'allaient pas être suivis: un jour, les deux jouvenceaux s'essayèrent à la joute avec des lances de guerre et moururent transpercés...⁸⁷

⁸³ G, IV, p. 645, v. 32.585.

⁸⁴ G, I, p. 619, v. 2.256.

⁸⁵ Cf. J. J. HOEBANK, *Le sens d'«écu» dans un passage de Jean d'Outremeuse*, in «Rev. belge Philol. Hist.», t. 37, 1959, pp. 695-702.

⁸⁶ M, V, p. 554; VI, p. 86.

⁸⁷ M-Goosse, p. 154; M. IV, p. 567 (aussi G, V, p. 584, v. 50). Le traître Jean du Pont s'arme d'«l grans bastons de chayne»; G, VI, p. 659, v. 10.003.

L'épée

Arme individuelle par excellence, l'épée est naturellement celle qui apparaît le plus fréquemment dans l'oeuvre de Jean d'Outremeuse. Elle comporte une poignée (*huse*)⁸⁸ avec une garde (*enordure*)⁸⁹ et une lame (*alemele* ou *bran*): «son espee brisat desus le huse et l'alemele volat desus le preit»⁹⁰ - «A dois mains tient l'espee dont li brans fut le treis»⁹¹. Elle se range dans une *gayne* ou *foreal*⁹².

Employant la partie pour le tout, à l'instar des auteurs d'épopées et de romans, Jean d'Outremeuse désigne souvent l'épée par le mot «*bran*», avec une parfaite synonymie⁹³. Toujours inspiré par la même veine littéraire, il donne à cette arme des appellations d'origine stéréotypées: «*d'ouvaige de Saxangne*»⁹⁴, «*brans poitevins*»⁹⁵, «*espee sardine*»⁹⁶, «*brans viennois*»⁹⁷... Quant à l'expression «*espée de Bale*»⁹⁸, il pourrait s'agir, par contre, d'une allusion à un article d'exportation connu au XIV^e siècle.

Les qualificatifs attribués aux épées ou aux parties de l'épée trahissent également des reminiscences de lectures: «*qui d'or a l'enordure*»⁹⁹ (garde), «*brans... letreis*»¹⁰⁰, «*brant d'achier brunit*»¹⁰¹, «*boin brant de colour*»¹⁰², «*brant d'achire*»¹⁰³, «*boin brant de metale*»¹⁰⁴, «*espee forbie*»¹⁰⁵, «*qui ot longe allemel*»¹⁰⁶, «*qui talhe oltre mesure*»¹⁰⁷...

⁸⁸ M, VI, p. 86: «son espee brisat desus le huse et l'alemele volat desus le preit».

⁸⁹ G, II, p. 634, v. 10.772: «Ilh tint l'espée nue qui d'or a l'enordure...».

⁹⁰ Ibid.

⁹¹ G, VI, p. 659, v. 9.976.

⁹² M, VI, p. 119.

⁹³ Par exemple, la «Geste» et le «Myreur» utilisent indifféremment «bran» ou «épée» à propos du même épisode; G, V, p. 631, v. 3.542, et M, V, p. 228. Cf. aussi M-Goosse, p. 216.

⁹⁴ G, I, p. 602, v. 1.071.

⁹⁵ G, III, p. 518, v. 29.456.

⁹⁶ G, IV, p. 628, v. 31.354.

⁹⁷ G, II, p. 747, v. 19.503; G, IV, p. 640, v. 32.272.

⁹⁸ G, I, p. 600, v. 949.

⁹⁹ G, II, p. 634, v. 10.772: «Ilh tint l'espée nue qui d'or a l'enordure...».

¹⁰⁰ M, VI, p. 86: «son espee brisat desus le huse et l'alemele volat desus le preit».

¹⁰¹ G, II, p. 752, v. 19.855.

¹⁰² G, I, p. 618, v. 2.164.

¹⁰³ G, I, p. 618, v. 2.204.

¹⁰⁴ G, II, p. 560, v. 5.315.

¹⁰⁵ G, IV, p. 662, v. 33.731.

¹⁰⁶ G, V, p. 689, v. 8.186.

¹⁰⁷ G, V, p. 638, v. 3.883.

Enfin, conformément à la grande tradition épique, il existe des épées fameuses, qui portent un nom propre: celle de Roland s'appelle «Durandal» et celle d'Ogier «Courtaine».

Le «fauchon»

Le «fauchon» (ou malchus) était une petite épée à lame asymétrique et à un seul tranchant qui servait essentiellement à donner des coups de taille. Souvent illustrée à partir du XIII^e siècle, elle apparaît rarement sous la plume de Jean d'Outremeuse. Cet auteur ne l'attribue qu'à des assassins: ceux de saint Lambert, le patron de Liège, martyrisé vers 705 et dont un tableau très connu du XV^e siècle représente un des persécuteurs ainsi armé (fig. 5), ou bien les meurtriers d'Abert de Louvain (1192)¹⁰⁸.

Le couteau

Le couteau (*cutel*)¹⁰⁹ est fréquemment cité et Jean d'Outremeuse le place dans les mains de toutes les catégories de combattants ou d'agresseurs. Il n'établit pas de distinction apparente entre l'outil domestique et l'arme de guerre. C'est ainsi que le mot «dague» n'apparaît pas. Par contre, il utilise parfois le terme «*misericorde*» pour désigner, selon l'usage de son temps, un poignard destiné à porter le coup de grâce. Ainsi Ogier, qui vient de renverser Roland, veut le frapper à mort en se servant d'une telle arme; Charlemagne, lui aussi, porte une «*misericorde*»¹¹⁰. Par contre, Ogier se saisit d'un «*cutel*» pour achever le roi sarrasin Agramart et le comte de Saint-Pol agit de même envers Ferrand de Flandre qu'il vient de renverser¹¹¹.

Il semble donc bien que la terminologie de Jean d'Outremeuse soit ici un peu floue, ou qu'il préfère simplement utiliser le vocable le plus général.

La hache

Arme de choc fréquemment citée, l'auteur ne la distingue pas clairement de la cognée, à usage domestique. En effet, si, à propos de la ré-

¹⁰⁸ M, II, p. 369 (voir fig. 5 ci-jointe), et G, IV, p. 720, v. 37.933.

¹⁰⁹ Par exemple, M, III, p. 95.

¹¹⁰ G, IV, p. 620, v. 30.771 (aussi *ibid.*, v. 32.703); M-Goosse, p. 27.

¹¹¹ M, III, p. 95; V, p. 120.

FIG. 5. Représentation liégeoise du martyre de saint Lambert (fin XV^e siècle). Comme dans la tradition, rapportée par J. d'Outremeuse, un des meurtriers brandit un badelaire. Liège, Musée d'Art Religieux et d'Art Mosan. Cliché J. Mascart.

volte du peuple de Huy, en 1298, il déclare: «*si prennent cognie et haches, et marteals et teils armes, si diffonsent ches bons tonials a vins...*» —passage où l'on peut croire qu'il établit une différence entre les deux— ce n'est pas le cas de l'épisode où il met en scène Robastre, tuant des Sarrasins «*de sa cognie ou haiche*»¹¹². Pourtant, il n'ignore pas le sens du mot «cognée» puisque, dans un passage qui s'inspire d'une chronique latine, il utilise ce terme afin de traduire sa source qui emploie «*dolabra*»¹¹³.

Ces armes ont souvent de grandes dimensions: c'est pourquoi on les manie à deux mains. Celle que le roi de France brandit ainsi à la bataille de Mons-en-Pévèle (1304) «*II pies avoit d'Allemelle*», et celle d'un «Sarrasin» au siège de Paris de 522 était «*grant et pesante*»¹¹⁴. Ce grand modèle paraît bien être désigné par l'expression «hache danoise», encore qualifiée, à cause de la forme de son fer en croissant de lune, de «*multa*»¹¹⁵. Originaire des pays nordiques, cette arme fut utilisée jusqu'au XIV^e siècle dans toute l'Europe (fig. 6) mais c'est un modèle plus petit, à manche court, qui finit par la supplanter. Toujours avide de passes d'armes retentissantes, il est normal que notre auteur accorda plus d'importance à celle dont les coups trouvaient, sous sa plume, le plus spectaculaire écho.

Le marteau

Le marteau est une arme répandue, surtout à l'usage des roturiers: «*La commune est armez à hache et à marteals*». Mais certains hauts personnages s'en servent aussi: Charles Martel —dont le surnom provient de son arme favorite—, le roi sarrasin Lucabel, Colin Maillart, héros légendaire dont le marteau (parfois appelé «maillet») ne mesure pas moins de dix pieds!¹¹⁶

Dans un cas, l'auteur fait allusion au «*martel que ons nomme piques*», probablement le «marteau picois», c'est-à-dire celui dont le mail

¹¹² M, V, p. 555; M-Goosse, p. 11.

¹¹³ G, V, v. 6.744; la source latine est la *Chronique de Jean de Hocsem* (cf. éd. G. KURTH, Bruxelles, 1927, p. 82). On trouve dans un ms du «Myreur», l'expression *hache d'armez*, que Jean d'Outremeuse n'a pas coutume d'utiliser, mais il s'agit peut-être de l'interprétation d'un scribe pour «*hache danois*», que l'auteur cite quelquefois; cf. M, VI, p. 438 et variante 9.

¹¹⁴ M, VI, p. 86; M-Goosse, p. 230.

¹¹⁵ G, VI, p. 676, v. 11.066. Exemples de haches danoises: G, IV, p. 616, v. 30.451; p. 640, v. 32.277; V, p. 656, v. 5.354; M, VI, pp. 86, 430, 438.

¹¹⁶ G, VI, p. 641, v. 8.684; M, II, p. 427; III, p. 234; IV, pp. 169, 191; G, III, p. 463, v. 25.076.

est adossé d'un long ergot aigu. Il le met dans les mains d'un boucher flamand en lutte contre les Français ¹¹⁷.

FIG. 6. Chevalier maniant la hache à deux mains. Dessin de Viollet-le-Duc d'après un Roman de la Table Ronde (début XIV^e siècle) de la Bibl. Nat. à Paris.

La masse ou massue

L'auteur semble utiliser les termes «masse» et «massue» indifféremment ¹¹⁸ et en faire l'arme aussi bien des nobles que des roturiers ¹¹⁹. Il

¹¹⁷ M, V, 507.

¹¹⁸ Cf. G, III, p. 509, vv. 28.708 et 28.710.

¹¹⁹ Usage par l'évêque de Liège: G, III, p. 490, v. 27.213; M, IV, p. 225; par les comtes de Laroche et de Moha: G, III, p. 509, vv. 28.708 et 28.710; G, IV, p. 642, v. 32.383; par des nobles: G, V, p. 682, v. 7.657; VI, p. 669, v. 10.635; M, VI, p. 430; par des roturiers: G, IV, p. 646, v. 32.623; p. 647, v. 32.739; V, p. 607, v. 1.622; p. 608, v. 1.699; p. 656, v. 5.342; p. 657, v. 5.453; VI, p. 653, v. 9.547.

arrive que le métal constitutif soit précisé: «*mache de plonke*»¹²⁰ ou «*machue... d'achier*»¹²¹. Un synonyme, «*tynal*»¹²², est également utilisé pour désigner ce genre d'arme.

Le gourdin

L'auteur le désigne par les vocables «*bourle*»¹²³ ou «*waroquias*»¹²⁴. Il en fait une arme de paysans et ne lui attache manifestement guère d'importance. Une version plus noble, le «*wangnepain*»¹²⁵, est une mas-sue de bois utilisée dans les tournois.

Le «goedendag»

Arme de prédilection des Flamands, en rébellion contre le roi de France, Jean d'Outremeuse en parle lorsqu'il narre les guerres de Flandre. En connaissait-il la nature exacte? On sait que la définition de cette arme a fait couler beaucoup d'encre¹²⁶. Certains auteurs anciens se sont précisément basés sur le passage où notre romancier parle du «goedendag» pour en inférer que celui-ci était muni d'un fer tranchant: un seigneur «*portoit l gudendaxhe qu'ilh tranchoit tou le fier*»¹²⁷. Or, la tendance moderne est de considérer que cette arme devait plutôt ressembler au plançon à picot, c'est-à-dire à un bâton ferré muni d'une pointe. Dans ce cas, le passage incriminé dénoterait plutôt une ignorance de l'objet en question de la part de notre auteur.

La lance

Nous avons dit plus haut l'importance que Jean d'Outremeuse accordait à la lance en fonction de la place prépondérante qu'elle occupait dans la tactique chevaleresque. Il utilise trois termes pour la désigner:

¹²⁰ G, V, p. 682, v. 7.657.

¹²¹ G, VI, p. 669, vv. 10.635-10.636.

¹²² M, II, p. 427; VI, p. 86.

¹²³ M, VI, pp. 258, 262; G, VI, p. 669, v. 10.662.

¹²⁴ M, VI, p. 57. On trouve également les termes, sans doute synonymes, de: «*pan*» (G, V, p. 657, v. 5.452), «*peste*» (VI, p. 669, v. 10.663, et M, VI, p. 262) et «*bredar*» (G, V, p. 607, v. 1.623).

¹²⁵ G, V, p. 607, v. 1.622; M, VI, p. 57.

¹²⁶ Cf. bibliographie dans C. GAIER, *Les armes*, Turnhout, 1979, p. 18, n. 3.

¹²⁷ M, VI, p. 85. Cf. J. VAN MALDERGHEM, *La question du Goedendag*, in «Ann. Soc. Arch. Bruxelles», t. 10, 1896, pp. 389-390; J. T. DE RAADT, *La chevalerie s'est-elle servie du «Goedendag»?*, ibid., p. 394.

lance («*lanche*»), épieu («*espiel*») et «glaive», et ceux-ci sont, en l'occurrence, strictement synonymes, puisque l'auteur emploie manifestement l'un pour l'autre. Ainsi, entre beaucoup d'exemples, après avoir déclaré que le sire de Herent vient de plonger sa «lance» dans le corps d'Eustache de Herstal, il déclare: «*Li espiés est brisiés...*». Ailleurs, au sujet du bâtard de Vermandois, armé d'un «glaive», il est dit qu'il «*fiert de sa lanche*»¹²³. Il semble que ces vocables désignaient aussi la pique, c'est-à-dire la lance de l'infanterie. Jean d'Outremeuse applique en effet les termes: «lance», «épieu» ou «glaive» à l'arme longue des gens de pied¹²⁹, et se sert rarement du mot «pique»¹³⁰. On peut également constater que la lance est parfois utilisée comme projectile, et non tenue sous le bras pour le choc¹³¹. Cet usage était pourtant tombé en désuétude au XIV^e siècle et il ne peut s'agir ici que de réminiscences de la littérature épique. Celle-ci reflétait une situation antérieure où la lance était encore brandie à bout de bras et projetée vers l'adversaire (fig. 7).

Enfin, on notera que «lance» et «glaive» s'emploient parfois dans le sens d'unité tactique de cavalerie:

«*Car Vc chevaliers de sanc et de substanche,
Des queis cascun avoit aveque luy trois lanche,
At l'evesque asembleit...*»¹³².

Une curieuse redondance de la «*Chronique en Bref*», dérivée de Jean d'Outremeuse, nous éclaire tout à fait sur cette acception, largement répandue à la fin du Moyen Âge: «*allat à grande puissance, scavoir 800 lances chevauchie sour l'archevesqué de Coullongne et avoit avec luy VIIIc glaives*»¹³³.

L'épieu

En dépit de son habituelle synonymie avec le mot «lance», le terme «épieu» désigne parfois spécifiquement l'arme de chasse caractéristique

¹²⁴ G, V, p. 639 (aussi p. 619, vv. 2.576-2.577); M, VI, p. 57. Synonymie également dans M-Goosse, pp. 218, 260.

¹²⁹ G, IV, p. 615, v. 30.439 sv.: «*Les hommes et les femmes, à espee et espois, // Lanchez, machez et dars et bons archons turquois // Issent de la citeit...*». G, VI, p. 675, v. 10.991: «*Adont vinrent Ligois à haches et espois*». G, V, p. 657, v. 5.453: «*A glaives et à machues...*». Un notable, défenestré en 1346, tombe sur les glaives des milices communales; *Chronique abrégée*, op. cit., p. 172.

¹³⁰ Un exemple dans M, IV, p. 311, n. 10: «*pikes et lanches*».

¹³¹ M, II, pp. 48, 109; III, pp. 221, 225; G, II, p. 758; v. 20.330; IV, p. 673, v. 34.501.

¹³² G, IV, p. 611, vv. 30.123-30.125.

¹³³ *Chronique abrégée*, op. cit., p. 229.

qui porte, de nos jours encore, ce nom. Dans ce cas, le contexte éclaire le sens. Ainsi, Baudouin de Flandre «*l'espierl porte ens en pongne, et va cachier al bois de Noion...*» Apercevant un sanglier, il «*... prent l'espierl à II mains et le mettît à son piet*» afin de ferrer la bête¹³⁴.

FIG. 7. Maniement ancien de la lance: dardée à bout de bras. Dessin de Viollet-le-Duc d'après la «Broderie de Bayeux», contemporaine de la «Chanson de Roland».

La guisarme

La guisarme est cette arme de hast bien connue à la fin du Moyen Âge, qui consistait en un fer asymétrique, prolongé par un dard et adossé d'ergots, emmanché sur une hampe. Elle permettait de frapper d'estoc et de taille. Jean d'Outremeuse en parle fréquemment, surtout sous le vocable «*spafut*» ou «*espafut*»¹³⁵, dont la signification exacte s'éclaire dans le passage suivant: «*onne ghisarme qu'il portoit, que ons nommoit autrement unc spafut*»¹³⁶. Les anachronismes sont ici fréquents car l'arme apparaît, avec une invraisemblable précocité, dans les mains du roi des

¹³⁴ M, IV, p. 511.

¹³⁵ Par exemple: M, V, p. 505: «*I espafut toute bendeit de fier*»; G, VI, p. 668, v. 10.583: «*l'espafus qui ot large almal*».

¹³⁶ M, II, p. 106. M, VI, p. 59, où une variante dans la tradition manuscrite donne «*gisarme*» au lieu d'«*espafut*». Le terme «*guisarme*» est également utilisé par Jean d'Outremeuse: G, IV, p. 643, v. 32.423; p. 667, v. 34.102; M, IV, p. 311; VI, pp. 20, 88.

Francs Clodius (IV^e siècle) aussi bien que dans celles des guerriers de l'évêque de Liège Notger (X^e siècle)¹³⁷. Sauf exception, la guisarme est employée dans l'infanterie et, le plus souvent, par des roturiers.

Le fauchard

Autre arme de hast apparentée à la guisarme, le fauchard en diffère cependant par une lame à tranchant convexe. Elle est ici beaucoup plus rarement citée, cependant. On l'attribue également, à vrai dire avec peu de vraisemblance, à des personnages de haut rang: Philippe de Pavie, l'évêque Henri de Gueldre, ainsi qu'aux Romains, ce qui est une pure fantaisie de l'auteur¹³⁸.

Le javelot

Le javelot («*dard*», «*lanchelin*»)¹³⁹ est une arme de jet à laquelle l'auteur fait fréquemment référence à propos de tous les événements historiques qu'il évoque: les guerres romaines, les Francs (Pépin le Bref reçoit deux javelots dans la cuisse), Charlemagne, les Sarrasins à Damiette, les annales liégeoises¹⁴⁰. C'est une arme de roturier, bien que l'on cite, au début du XIII^e siècle, un chevalier, Bérard de Bruxelles, «*qui jettoit dars envinemeis*», expression qu'il faut sans doute prendre dans un sens purement figuré¹⁴¹.

L'emploi d'armes de jet comme celle-ci donne une fois de plus à Jean d'Outremeuse l'occasion d'exprimer sa conception aristocratique de la guerre car il n'en décrit généralement l'usage que lorsqu'il s'agit de venir à bout d'un ennemi dont la vaillance interdit l'approche au corps à corps¹⁴².

L'arc

Arme très répandue, l'arc n'a certes pas la faveur de Jean d'Outremeuse, plus séduit par les instruments de prouesses moins roturières. Il mentionne les arcs «turquois»¹⁴³ et «anglais»¹⁴⁴, alliant une fois de

¹³⁷ M, II, p. 263; G, III, p. 447, v. 23.847.

¹³⁸ G, IV, p. 614, v. 30.377; V, p. 642, v. 4.122; M, II, p. 48.

¹³⁹ *Lanchelin* est utilisé plus rarement; cf. par exemple, G, II, p. 707, v. 16.344.

¹⁴⁰ M, I, p. 144; II, p. 419; G, II, p. 707, v. 16.344; M, III, pp. 221, 345; V, p. 282; G, IV, p. 646, v. 32.623, p. 703, v. 36.701.

¹⁴¹ M, V, p. 21.

¹⁴² Par exemple M, III, p. 221 (Ogier le Danois).

¹⁴³ G, IV, p. 615, v. 30.440.

¹⁴⁴ M-Goosse, p. 62.

plus les acquis de son érudition et ceux de l'expérience vécue. Cependant, quand il montre le Hun Cymbal tirant, sur le Franc Mérovée, des «*saetes barbues*», on est porté à croire qu'il n'use pas d'un cliché, mais qu'il se réfère peut-être à ce qu'il a appris de l'armement du peuple de la Steppe¹⁴⁵.

L'arbalète

L'arbalète est souvent citée à l'occasion des sièges¹⁴⁶ ou dans la dotation des milices urbaines¹⁴⁷. Visiblement, cette arme est assez familière à notre chroniqueur. Il lui arrive de mesurer une distance en «*arbalestrée*», comme on le faisait de son temps¹⁴⁸ et d'utiliser l'expression «*rois que quarel*» (raide comme un carreau) ou «*traire roidemens*», par allusion à la force de pénétration du carreau d'arbalète¹⁴⁹.

LE MATÉRIEL DE SIÈGE

À côté des armes individuelles, offensives et défensives, Jean d'Outremeuse fait souvent référence à du matériel de siège. Il cite presque toujours celui qui était en usage de son temps, quelle que soit l'époque à laquelle il l'applique, à l'exception toutefois des armes à feu, qu'il ne mentionne pas avant 1346, époque de leur apparition dans la région de Liège¹⁵⁰.

Les seules notes de dépaysement qu'il introduise dans ses récits concernent le «miroir ardent» et le feu grégeois. Le premier, qu'Alexandre

¹⁴⁵ M, II, p. 112. Les «*saïetes*» ou flèches sont encore citées dans M, VI, p. 282: à Damiette, les Sarrasins «*commencharent à traire de saïetes et de dars si menue-ment que ploïves*».

¹⁴⁶ Au siège de Castelfort, où se trouve Ogier le Danois: M, III, p. 249. Au siège de Bouillon (1141): M, IV, p. 384, et G, IV, p. 673, v. 34.546. Au siège de Wijck (1303): G, VI, p. 646, v. 9.053.

¹⁴⁷ Les bourgeois de Lanson: G, II, p. 707, v. 16.344. Les milices de Tongres: G, V, p. 603, v. 1.212. Le lignage des Preis, à Liège: M, V, p. 326. Les bourgeois de Fosses: G, VI, p. 641, v. 8.689. Les arbalétriers de Liège: M, VI, p. 428.

¹⁴⁸ Cf. G, I, p. 620, v. 2.363: «*Sont Flamens reculeis plus d'une arbalestrée*». G, III, p. 462, vv. 25.025-25.026: l'évêque Notger «*se trahit avant à une arbalestrée // Près de ses anemis...*».

¹⁴⁹ G, V, p. 638, v. 3.811; G, VI, p. 641, vv. 8.689-8.690.

¹⁵⁰ Première mention dans la *Chronique abrégée...*, op. cit., p. 172, à propos du siège du château de Hamal, près de Tongres, par les milices liégeoises: «*les bombards de Harstal et Rocourt...*».

le Grand utilise pour concentrer sur ses adversaires les rayons du soleil, consiste en une surface réfléchissante composée de mille miroirs de fer blanchi et poli ¹⁵¹. Quant au second, il est dit qu'à la même époque *«ilb est une fontaine ès parties d'orient de cuy aighe ons fait le feu grigeois, qui est si ardent que ons ne le puet estindre, se chu n'est par vinaigre ou urine d'homme et savelhon [sable], laqueile ons vent grant argent»*. Le feu grégeois est encore cité à d'autres occasions, mais à propos de guerres anciennes ou lointaines ¹⁵².

Les moyens de siège comportent la réalisation des travaux d'approche et l'utilisation de dispositifs d'assaut ou de défense.

Dans la première catégorie, l'auteur mentionne les terrassements ¹⁵³, la sape à coups de pics et de marteaux et le comblement des fossés avec des fagots ¹⁵⁴, l'escalade au moyen d'échelles ¹⁵⁵. Dans la seconde catégorie, il signale le déversement, du haut des murailles, de pierres, de poix brûlante, de chaux vive et de métal en fusion ¹⁵⁶, l'emploi de tours fixes ou mobiles (*«engins»*, *«castel»*, *«belefroite»*) en bois ¹⁵⁷ ou d'un «chat» muni d'un bélier ¹⁵⁸, l'usage de pontons pour franchir une rivière ¹⁵⁹, la mise en batterie de catapultes à contrepoids (*«engiens»*, *«marlinés»*, *«mangoneaux»*, *«trébuchets»*) ¹⁶⁰ ou à arc (*«espringales»*, *«quilaine»*) ¹⁶¹. Jean d'Outremeuse s'exprime clairement et familièrement au sujet de tout ce matériel, ce qui donne à penser qu'il le connaissait bien et en comprenait le fonctionnement, même s'il puisait ses renseignements dans des récits plus anciens. Sa relation du siège de Lille par le roi de France, en 1296, dénote un entendement particulier en la matière.

¹⁵¹ M, I, pp. 281-282.

¹⁵² M, I, p. 293. Cf. aussi le jet de feu grégeois par une machine placée sur une tour d'assaut devant Castelfort, sur ordre du nécromancien Maurin; M, III, p. 227.

¹⁵³ M, VI, p. 225 (siège du château de Hermalle, en 1315).

¹⁵⁴ M, III, p. 223.

¹⁵⁵ M-Goosse, p. 142; M, III, p. 223; G, V, p. 603, v. 1.226.

¹⁵⁶ M-Goosse, p. 142; M, III, p. 223; G, V, p. 595, v. 540, et p. 603, vv. 1.224, 1.266; *Chronique abrégée*, op. cit., p. 179.

¹⁵⁷ M, III, pp. 227, 246; V, p. 329; G, IV, p. 640, v. 32.230; p. 646, v. 32.674.

¹⁵⁸ M, V, pp. 174-175: *«... ilb fist faire l instrument de bois que ons appelloit l cat, à queile on traiboit le lengne et le terre por remplir les fosseis»*. Cf. aussi G, VI, p. 666, vv. 10.446-10.447 et 10.490-10.495.

¹⁵⁹ M, III, p. 246.

¹⁶⁰ M-Goosse, pp. 167, 225; M, I, p. 504; IV, p. 271; V, pp. 164, 174, 186, 200; G, IV, p. 639, v. 32.182; p. 644, v. 32.482; p. 726, v. 38.289; V, p. 657, v. 5.388; *Chronique abrégée*, op. cit., pp. 167, 172, 179, 206.

¹⁶¹ G, IV, p. 727, vv. 38.389-38.390: *«... fait drechier une belle quilaine // C'on appelle espringalle en pais d'Aquitaine...»* M, IV, p. 521; VI, p. 83. Il est aussi question de frondes (*«fondianes»* ou *«fonderne»*) à propos de la bataille de Mons-en-Pévèle (1304); M, VI, p. 83.

Le souverain demande à son «*maistre engingnier*» de lancer un projectile vers la salle où se trouve Robert de Béthune. «*Atant at fait sa hughe emplir de plonc, et fist sus traire l'engien, et desclichat son clichet, si montat la berge, et li pire s'envolle, si chait en la cheminée de la saule...*»¹⁶². On ne saurait mieux décrire, en si peu de mots, la manoeuvre d'un trébuchet. Il faut garder à l'esprit, à ce propos, que la guerre de siège était, au Moyen Âge, la plus fréquente et la plus spectaculaire et que les événements politiques survenus à Liège, à l'époque où vivait notre auteur, lui ont souvent donné l'occasion d'entendre parler et peut-être de voir ces machines belliqueuses¹⁶³.

CONCLUSION

Jean d'Outremeuse n'est pas un praticien du métier des armes. Il en décrit l'usage à la manière d'un observateur extérieur, qui se réjouit certes à leur spectacle, mais qui n'a aucune expérience personnelle de leur maniement. Toutefois, son souci d'information n'est point négligeable. L'esprit farci de romans chevaleresques, il emprunte à ses modèles les modes de combats les plus spectaculaires et les plus stéréotypés, donc les types d'armements les plus courants. Il les applique en toutes circonstances, sans se soucier des anachronismes, mais il enrichit, plus ou moins consciemment, cet arsenal d'origine livresque en y ajoutant des éléments directement inspirés des réalités militaires de son temps. Ces apports hétérogènes donnent à ses écrits une apparence de réalisme et une vraisemblance qui fit longtemps illusion sur la véracité de ses narrations. En fait, il greffe, sur une trame conventionnelle d'objets, en apparence immuables et sans cesse évoqués — l'épée, la lance, le bouclier — une série d'autres instruments — plus spécifiquement contemporains ceux-là — dont il se sert pour étoffer sa matière prétendument historique. Cette seconde source d'inspiration reflète la connaissance qu'un lettré du XIV^e siècle pouvait avoir de l'armement de son temps. Celle-ci n'est point complète, ni pour autant superficielle. L'analyse dénote une vue correcte des grandes catégories d'armes offensives et défensives, mais avec des imprécisions et des lacunes dans le vocabulaire, car celui-ci ne reflète pas toutes les nuances que nous révèlent l'archéologie ou des sources plus explicites. Si l'on veut bien nous pardonner l'audace de ce rapprochement, la connaissance de l'armement que l'on retire de la lecture de Jean

¹⁶² M, V, p. 508.

¹⁶³ Jean d'Outremeuse sait, par exemple, que les catapultes de la ville de Liège étaient construites sur l'île aux Hochets; *Chronique abrégée*, op. cit., p. 167.

d'Outremeuse est analogue à celle acquise aujourd'hui en lisant la presse quotidienne, rédigée par des gens «généralement bien informés» qui ne sont pas forcément des experts.

L'étude de notre vieux chroniqueur-romancier a ceci de salutaire et de tonifiant qu'elle nous arrache aux classifications et aux catégories parfois trop abstraites de la science contemporaine, pour nous replonger dans une perception plus directe, plus naturelle, des réalités vécues et des opinions reçues.